

## 0.0 Introduction

Où sont donc passées les femmes intéressantes ? Si l'on en croit le portrait-type de la féminité, pour une femme d'aujourd'hui le summum de la réussite résiderait dans la possession de coûteux sacs à main, d'un vibromasseur, d'un appartement et d'un mec – sans doute dans cet ordre. Bien sûr, personne n'est obligé de croire les shows télévisés, les magazines ou les publicités, et d'ailleurs beaucoup s'en méfient. Mais comment en est-on arrivé là ? Les désirs portés par les mouvements de libération des femmes du xx<sup>e</sup> siècle se sont-ils réalisés dans le paradis consumériste des petits plaisirs « coquins », des pendants d'oreille à l'effigie du lapin Playboy et de l'épilation du maillot ? Un triste indice en dit long sur la misère politique de notre époque : la faite de la prétendue émancipation des femmes coïncide parfaitement avec le consumérisme. Mais aux yeux d'un certain nombre de féministes contemporaines, en particulier américaines, cette coïncidence n'est guère préoccupante. Ce petit livre est pour partie une critique de l'abdication apparente de toute pensée politique systématique chez nos féministes positives et béates. Il propose d'autres manières de penser les transformations

du travail, de la sexualité et de la culture ; des alternatives qui, pour illusoire qu'elles puissent paraître dans le climat idéologique actuel, seront peut-être jugées utiles par un féminisme futur.

Ce livre doit son titre à *L'Homme unidimensionnel*, ouvrage publié en 1964 où Herbert Marcuse tentait d'examiner la nature et l'étendue de l'idéologie contemporaine – en quoi le sujet moderne, loin d'être l'individu libre et heureux de la société capitaliste, trime dans le règne des libertés illusoire offertes par la domination technologique. Cet « homme unidimensionnel » est totalement immergé dans les promesses du monde de la démocratie libérale et du consumérisme, mais « le fait que l'individu reproduise spontanément des besoins imposés ne veut pas dire qu'il soit autonome ; cela prouve seulement l'efficacité des contrôles<sup>1</sup> ». Je soutiendrai qu'une part prépondérante de la rhétorique du consumérisme et du féminisme contemporain fait obstacle à une authentique pensée du travail, du sexe et de la politique, qui chercherait à rompre avec l'« efficacité des contrôles » repérée par Marcuse. L'apparence de l'émancipation dissimule un renforcement des chaînes.

---

1. Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, trad. fr. M. Wittig revue par l'auteur, Éditions de Minuit, Paris, 1968, p. 33 (traduction modifiée).

*La Femme unidimensionnelle* part du principe que nous ne pourrions rien comprendre au féminisme contemporain si nous négligeons de nous pencher sur les changements spécifiques qu'a connus le travail, et sur la manière dont le terme « féminisme » a été récupéré par ceux-là mêmes qui, traditionnellement, auraient été considérés comme ses ennemis (voir la section « Des faucons et des poulettes »). Pour l'essentiel, ce livre s'attachera à étudier les mutations du travail et sa « féminisation » supposée – ainsi que l'obligation de faire son autopromotion et de se montrer constamment disponible pour travailler. Cet état de fait affecte aussi bien les hommes que les femmes, mais de façons subtilement différentes.

Ce livre n'est certes pas d'une grande gaité, mais il est habité par la conviction que les hommes et les femmes ont intrinsèquement la capacité de sortir de l'unidimensionnalité. Il va chercher des suggestions utopiques dans les histoires alternatives, notamment dans la pornographie et dans diverses formes de vie sociale et collective. Il s'efforce de ne pas tomber dans le registre de la condamnation pure et simple – du capitalisme, des femmes elles-mêmes, ou des formes de féminisme qui ne cherchent guère à s'attaquer aux vraies questions – parce qu'il ne s'agit jamais simplement de porter au jour

un « meilleur » mode d'existence qui serait dissimulé derrière l'illusion. Ce genre de dévoilement présuppose que celui qui écrit occupe une position privilégiée par rapport aux masses crétinisées auxquelles il doit apporter les lumières. Or les gens ne sont pas idiots et savent très bien quand on les prend pour des imbéciles. Mais malheureusement, il est clair que l'idéologie a des racines bien plus profondes que ne l'imaginent les optimistes. Il ne s'agit pas simplement de changer de position ou de langage. Comme l'écrit Paolo Virno : « Il serait certes rassurant de supposer que les illusions qui ont aujourd'hui cours sont le produit de la propagande médiatique, et qu'en conséquence, un projet de clarification patient et pédagogique suffira à les réfuter. Ce n'est malheureusement pas le cas. L'idéologie possède une base matérielle, un fondement objectif qui renforce et reproduit la tromperie<sup>2</sup>. »

Ce « fondement objectif » est bien réel, très décourageant aussi, mais il n'épuise pas à lui seul le champ du possible : des batailles restent à mener et des victoires à remporter. Certaines tactiques jusqu'à présent employées par le féminisme – réécrire l'histoire culturelle, se réappropriier le corps, occuper des positions

2. Paolo Virno, « Post-Fordist Semblance », *SubStance*, vol. 36, n° 1, p. 42.

« masculines » – ont produit des effets significatifs ; mais elles n'ont pu s'attaquer à la racine du problème. L'actuelle « base matérielle » de l'idéologie est (temporairement) parvenue – du moins dans les régions du monde les plus riches – à faire passer des formes d'organisation traditionnelles (syndicats, groupes de protestation) pour superflues, démodées et impossibles. Ce petit livre tentera d'identifier certains des obstacles matériels s'opposant à l'égalité, même quand – surtout quand – nous sommes censés penser que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

## 0.1 L'égalité ?

Le capitalisme a eu un impact complexe sur notre compréhension de l'« égalité ». D'une part, la compulsion d'accumulation ne présente, du moins en apparence, rien de discriminatoire – peu importe qui travaille, tant que ce travail génère des profits et de la valeur. Dès lors, à quoi bon discriminer les femmes en tant que femmes ? Les Noirs en tant que Noirs ? Les homosexuels en tant qu'homosexuels ? Mais d'autre part, tout le monde (ou presque) sait qu'à travail égal, les femmes gagnent moins que les hommes, qu'elles sont très largement surreprésentées dans les emplois temporaires et mal payés, et qu'à l'inverse, les minorités ethniques et les homosexuels sont très nettement sous-représentés dans certains types d'emploi.

Nous devrions peut-être moins nous soucier de la *représentation* que des facteurs structurels et idéologiques de fond. Après tout, la droite s'est récemment emparée de l'idée selon laquelle des femmes, des homosexuels, des individus issus de minorités ethniques doivent accéder à des « postes à responsabilités ». La récente élection de Barack Obama laisse peut-être entrevoir des avancées futures, mais il

reste à voir jusqu'où le « changement » sera redistributif. Condoleezza Rice, Ayaan Hirsi Ali et Pim Fortuyn sont (ou étaient) des candidats atypiques aux fonctions respectives qu'ils ont occupées, mais cela ne les a pas empêchés d'être, respectivement, une va-t-en-guerre, un penseur néoconservateur, un homme politique farouchement hostile à l'immigration qui préconisait une « guerre froide » avec l'islam. Tous ceux qui (du moins lors de sa première élection) ont, « pour des raisons féministes », contribué à faire de Margaret Thatcher la première femme Premier ministre du Royaume-Uni ont été sévèrement punis : leurs aspirations progressistes se sont vues récompensées par un déluge de réformes, « progressistes » certes, mais au sens néolibéral. Il ne suffit pas que les femmes accèdent à des postes à responsabilités ; tout dépend du genre de femmes qu'elles sont et des mesures qu'elles entendent prendre une fois en place. Comme le dit Lindsey German : « Nous vivons à l'époque de la Femme de Service (...). Paradoxalement, la rhétorique du féminisme a connu son apogée au moment précis où les conditions de vie effectives des femmes ont empiré, et cette rhétorique a été utilisée pour soutenir des politiques qui leur sont nuisibles<sup>3</sup>. »

---

3. Lindsey German, *Material Girls: Women, Men and Work*, Bookmarks, Londres, 2007, p. 148.

Il est clair depuis bien longtemps que le concept de Femme (ou de Noir, ou d'Homosexuel, etc.) de Service doit être élargi pour rendre compte du fait que ces femmes (ou minorités) « exceptionnelles » ne sont pas seulement incluses dans des positions de pouvoir : elles en viennent à représenter le pouvoir dans ce qu'il a de pire. Zillah Eisenstein utilise le terme de « leurre » pour décrire la manière dont la « démocratie impérialiste » recouvre ses péchés structurels d'un fin vernis de respectabilité représentationnelle : « La manipulation de la race et du genre comme leurre démocratique révèle la corruptibilité de la politique identitaire<sup>4</sup>. » L'accession de femmes ou de minorités ethniques à des positions de pouvoir ne va pas automatiquement améliorer la vie des femmes ou des minorités ethniques en général – et cela n'a d'ailleurs pas été le cas jusqu'ici. Condoleezza Rice peut bien avoir occupé le poste de Secrétaire d'État aux États-Unis, ce sont les femmes noires (mais aussi les hommes et les enfants noirs) qui ont le plus souffert de l'ouragan Katrina<sup>5</sup>.

---

4. Zillah Eisenstein, *Sexual Decoys: Gender, Race and War in Imperial Democracy*, Zed Books, Londres, 2007, p. xviii.

5. Eisenstein écrit que « les femmes noires pauvres forment la majorité de ceux qui vivent en dessous du niveau de la mer et n'ont pas de voiture » dans les régions frappées par l'ouragan (*op. cit.*, p. 80).



Cette situation constitue un problème pour le féminisme, ou du moins pour un certain féminisme, qui utilise ce terme comme s'il allait de soi. Dans la section suivante, nous verrons les complexités que peut recouvrir ce mot. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur un phénomène précis, la campagne pour la vice-présidence des États-Unis menée en 2008 par Sarah Palin : dans ce contexte en effet, le mot « féminisme » a revêtu d'innombrables significations.

## 0.2. Sarah Palin, ou comment ne pas être féministe

Durant la campagne américaine de 2008, Jacques-Alain Miller, hyper-lacanien et moraliste à mi-temps, publia un article intitulé « Sarah Palin : opération “castration”<sup>6</sup> ». Il y affirmait que la candidate à la vice-présidence représentait un certain type de femme « post-féministe », de celles qui savent que le phallus « n'est qu'un semblant » (nous y reviendrons sous peu). Dans le *Guardian*, Jessica Valenti adoptait pour sa part une position plus intuitive peut-être, en disant que Palin était une « anti-féministe » pure et dure, entre autres choses parce qu'elle entendait limiter le droit des femmes à l'avortement et supprimer l'éducation sexuelle<sup>7</sup>. Palin travaille depuis longtemps à brouiller les frontières de ce mot, surtout dans le cadre de l'association « Féministes pour la vie », qui, sous couvert de féminisme, a pris un engagement de « non-agression » : à leurs yeux, toute violence exercée à l'encontre d'un fœtus (fût-il le produit d'un viol) est incompatible avec l'attitude non belliqueuse prétendument naturelle du sexe féminin.

6. *Le Point*, 11 septembre 2008.

7. <http://www.guardian.co.uk/commentisfree/2008/sep/12/sarahpalin.feminism>

Nous sommes ici en présence de trois approches différentes du même mot : a) pour Miller, une féministe pré-Palin serait une femme (par exemple, Ségolène Royal) qui « imit[e] l'homme, respect[e] le phallus et [fait] comme si ell[e] l'ava[it] », une femme, donc, qu'il serait aisé de rejeter en tant qu'homme moindre ou inférieur ; b) pour Valenti, une féministe est quelqu'un qui soutient le droit des femmes à l'avortement, et qui combat pour l'égalité dans tous les aspects de la vie ; c) pour Palin, farouchement maternelle et politiquement agressive, une féministe serait un « pitbull avec du rouge à lèvres ». Une conception très superficielle du féminisme fait invariablement la même réponse à chaque fois que des femmes accèdent à une quelconque forme de pouvoir : « Regardez, il y a une femme Premier ministre ! Une femme PDG ! N'avez-vous pas eu ce que vous vouliez ? » Or, comme l'écrit Valenti, cette position repose sur une « croyance erronée, qui pose que tout ce que veulent les femmes, c'est... une autre femme ». Au-delà de ses paroles, au-delà de ses faits et gestes, Palin est présentée aux femmes comme une *success story*, au simple motif que c'en est une.

La manière dont, au cours de la décennie passée, les Républicains ont usé et abusé du terme « féminisme » nous donne une ahurissante leçon d'opportunisme

linguistique en matière politique. Alors que jadis la droite aurait mis dans le même sac les pédés, les gauchistes, les féministes, les pacifistes et autres déviants, alors qu'elle les aurait tous traités en ennemis intérieurs, quand il lui a fallu justifier l'invasion de l'Afghanistan, elle a soudain extrait le langage du féminisme de la poubelle de l'histoire, pour la brandir en tant que valeur spécifiquement « occidentale ». « Le respect des femmes (...) peut triompher au Proche Orient et au-delà ! », s'écria Bush devant les Nations Unies, oubliant peut-être que, le jour même de son accession à la présidence, il avait coupé les vivres aux associations internationales de planning familial qui offraient services et conseils en matière d'avortement<sup>8</sup>.

Clairement donc, nous n'avons pas seulement affaire à deux types de féminisme, l'un de « gauche » et l'autre de « droite » ; le mot lui-même connaît une crise fondamentale de signification. S'il peut signifier tout et n'importe quoi – se comporter comme un homme (Miller), être pour le choix (Valenti), pour la vie (Palin), et pour la guerre (l'administration républicaine) – alors nous devons tout simplement l'abandonner, ou à tout le moins, en limiter l'usage à des situations où nous ferons en sorte d'expliquer ce que nous entendons par

---

8. Voir Katharine Viner, « Feminism and Imperialism », *The Guardian*, 21 septembre 2002.

« féminisme ». Valenti opte pour un humanisme plaintif (bien que séduisant), en avançant l'idée qu'au final, ce sont les « gentils » ou les « méchants » qui gagneront, et que ce clivage est indifférent au genre lui-même : « La dernière chose dont a besoin l'Amérique, c'est bien d'un politicien corrompu ou d'un menteur supplémentaire – homme ou femme. »

Mais la réception de Sarah Palin ne s'est pas jouée sur la seule base du « féminisme » qu'on lui prête. En fait, elle a su éviter nombre des vieilles oppositions associées aux femmes – mère/femme politique, attirante/battante, passive/entreprenante –, en incarnant à chaque fois simultanément les deux pôles de ces dichotomies. En ce sens, elle représente l'aboutissement d'un impératif caractéristique des années 1980 : les femmes peuvent (et doivent) « tout avoir », les bébés, le boulot, la réussite, le sexe. Est-il une seule chose qui résiste à une militante anti-avortement se promenant avec un flingue et battant les hommes sur leur propre terrain ? Elle prend même de nombreuses femmes de droite à leur propre jeu, celles qui, affirmant devant les foules que la place de la femme est à la maison, nous offrent le spectacle de leur contradiction en acte.

Miller le dit à sa manière délicieusement désuète : « Une Sarah Palin n'affiche aucun manque. » Tout ce

qu'elle a dans son arsenal (littéralement, rhétoriquement, visuellement) est posé là, au vu et au su de tous. Toutes ses faiblesses éventuelles ne la rendent que plus (sur-)humaine, plus agressivement populiste, toutes contribuent à faire d'elle une femme-comme-les-autres : la dynamique de sa vie familiale, son manque d'expérience, ses hobbies et ses poses (son amour des armes, son côté « *hockey mom*<sup>9</sup> »). Les femmes voudraient être Sarah Palin<sup>10</sup>, de nombreux hommes (et peut-être même, certaines femmes) voudraient coucher avec elle (voyez, sur Facebook, les groupes « Je me ferais bien Sarah Palin », « Sarah Palin est CHAUDE ! », et « Je baiserais bien Sarah Palin »). Le point le plus intéressant au sujet de ces groupes, c'est qu'ils révèlent explicitement le lien entre l'attrance pour Palin et le spectacle politique actuel : « Sarah Palin fait du remue-ménage – et ça M'EXCITE » (ou, comme le dit encore Miller, dans

---

9. NdT : « *Hockey mom* » est une expression semble-t-il courante au Canada et dans le nord des États-Unis, qui désigne tout simplement les femmes qui emmènent leurs enfants faire du hockey sur glace. Sarah Palin a donné à l'expression un tour particulièrement agressif en déclarant que la seule chose qui différencie la « *hockey mom* » du pitbull, c'est le rouge à lèvres.

10. L'engouement pour Sarah Palin a entraîné une hausse des ventes de chaussures, de lunettes et même de perruques nécessaires pour imiter son « look ». Voir <http://www.telegraph.co.uk/news/newsttopics/uselection2008/sarahpalin/2826084/Sarah-Palin-fever-boosts-wig-sales-as-women-go-for-her-look.html>

un registre légèrement littéraire : « Elle apporte en politique un nouvel Éros ». Le groupe Facebook « Sarah Palin est deux fois plus un mec que Barack » parvient à capter une part de son pouvoir, mais il demeure prisonnier de la vieille idée selon laquelle, pour exister en politique, une femme doit ressembler à un homme.

La thèse défendue par Miller n'est pas seulement que Palin est un « meilleur mec » qu'Obama, mais qu'elle seule sait que « le phallus n'est qu'un semblant » – en d'autres termes, que feindre d'avoir un pouvoir que l'on n'a pas est bien moins efficace que de comprendre la nature contingente du domaine du pouvoir (ou du sens) pour l'exploiter à chaque occasion. Palin ne feint pas d'être un homme – elle feint d'être toutes les femmes à la fois, mais sans avoir rien de particulier. Le groupe Facebook « Je suis terrifié par Sarah Palin » saisit peut-être une part de la peur qu'éprouve Miller : « Pour l'instant, la femme qui abat la carte “castration” est imbattable. » Pour lui, le pouvoir castrateur de Palin – sa capacité à susciter la peur de l'émasculatation en minant le registre symbolique même où l'angoisse de castration peut être abolie – est littéralement pétrifiant : ses opposants politiques et ses ennemis dans les médias ne savent pas comment « attaquer une femme qui joue de sa féminité pour les ridiculiser ».

L'angoisse produite par une figure comme Sarah Palin n'est pas la vieille angoisse suscitée par le fait de constater le manque avec horreur (« pourquoi les filles n'ont pas ce que j'ai ? »), mais la peur plus grande d'une immense plénitude féminine. L'Amérique a trouvé son nouveau héros (ou sa nouvelle héroïne ?) : une femme qui fait des insultes que toute femme à succès lui a envoyées à la figure (laideron, chienne, allumeuse) des munitions pour éliminer ses accusateurs. Avec elle, la maternité devient une arme de guerre, l'inexpérience une vertu populiste, et le féminisme quelque chose que même la droite chrétienne pourrait applaudir des deux mains.

Bien que Palin n'ait pas réussi à accéder à la vice-présidence, elle représente – en tant que *hockey mom Terminator* qui se donne le nom de féministe – un phénomène tout à fait nouveau, plus largement lié à l'évolution de ce terme. La montée en puissance de la « féministe » va-t-en guerre et l'utilisation de la rhétorique de l'émancipation des femmes pour justifier une politique étrangère belliqueuse méritent donc d'être examinées plus en détail.



### 0.3. Des faucons et des poulettes

L'une des mutations les plus profondes et les plus dérangeantes du discours géopolitique touche à l'appropriation du langage du féminisme par des figures qui, voici dix ou quinze ans, se seraient montrées extrêmement vindicatives à son égard. Or les invasions successives de l'Afghanistan et de l'Irak se justifiaient d'un appel à l'émancipation des femmes, où fut spécifiquement invoqué le discours du féminisme. La femme de George W. Bush, Laura, prépara le terrain lors d'une émission de radio, où elle déclara que « seuls les terroristes et les Talibans menacent d'arracher les ongles des femmes qui se mettent du vernis<sup>11</sup> ». Pour convaincre l'opinion publique de soutenir la guerre, on mélangea une bonne dose de discours libéral (les droits des femmes, etc.) avec le principe belliqueux selon lequel la seule manière de résoudre le problème, c'était de bombarder jusqu'à extinction l'ennemi oppresseur. De même que l'administration Bush ne prit pas la peine de s'informer d'autres manières d'aborder les questions géopolitiques auprès de diplomates éprouvés, de même elle ne souhaita pas prendre contact avec les féministes qui travaillaient sur

11. « Laura Bush decries Taliban "brutality" », *BBC*, 17 novembre 2001.

le terrain en Afghanistan et en Irak. Comme l'écrit Katha Pollitt : « Les invasions américaines ont considérablement compliqué la tâche aux féministes musulmanes. La dernière chose dont elles avaient besoin, c'était que les droits des femmes soient brandis comme l'instrument des envahisseurs, des occupants et des impérialistes culturels<sup>12</sup>. »

Le bombardement effectué au nom des droits des femmes repose sur le principe selon lequel toutes les femmes, en particulier musulmanes, sont uniformément des victimes, et qu'à ce titre, elles ont besoin que des forces sûres de leur fait les arrachent à leur détresse, aussi brutale et vicieuse que soit la méthode utilisée. Chez nous, il est clair que la rhétorique du féminisme va-t-en-guerre n'est que cela – tandis que l'administration Bush engloutit toujours plus d'argent dans d'inutiles programmes d'abstinence et qu'elle n'a de cesse de durcir les restrictions pesant sur l'avortement. Le féminisme, c'est juste un machin qu'il faut invoquer afin de convaincre les électeurs indécis et dotés d'une conscience morale que la guerre est la seule option existante.

En tant que terme politique, « féminisme » a acquis une signification si large qu'il peut être employé pour

---

12. Katha Pollitt, « After Iraq and Afghanistan, Muslim Feminists Are Leery of Seeming Close to the West », *The Nation*, 23 juin 2007.

justifier presque tout et n'importe quoi, y compris l'invasion d'autres pays. Ainsi que le dit Katherine Viner : « De nos jours, le féminisme sert à tout, sauf au combat pour l'égalité réelle – il sert à vendre des baskets, à justifier les mutilations corporelles, à convaincre les femmes de faire du porno, à permettre aux hommes d'être relaxés d'une accusation de viol, à faire en sorte que les femmes se respectent elles-mêmes parce qu'elles utilisent le shampoing qui booste l'amour-propre. Pas étonnant qu'on en fasse aussi une raison de bombarder les femmes et les enfants<sup>13</sup>. »

Mais qu'a-t-il bien pu se passer ? Viner souligne que l'utilisation belliqueuse de la rhétorique du féminisme n'est pas si nouvelle qu'il y paraît : « Ce vol de la rhétorique féministe, surtout quand il sert à l'expansion nationale, n'est pas nouveau ; en fait, il rappelle de façon saisissante une autre génération d'hommes qui ne se souciaient guère de la libération des femmes. L'establishment masculin de l'époque victorienne, responsable des grandes entreprises impérialistes du XIX<sup>e</sup> siècle, combattit bec et ongles les exigences féministes de plus en plus affirmées que manifestaient les femmes, qui connurent quelques succès à l'occasion (une poignée d'entre elles eut accès à l'université, et

13. Katherine Viner, « Feminism as Imperialism », art. cité.

de nouvelles lois autorisèrent les femmes mariées à posséder une maison) ; mais au même moment, sur l'ensemble du globe, ces mêmes hommes utilisaient le langage du féminisme pour s'approprier le magot des colonies<sup>14</sup>. »

À supposer qu'il y ait quelque chose à sauver de la « lutte pour l'égalité réelle », le sens du mot « féminisme » est évident. On doit cependant reconnaître qu'il n'a pas été colonisé seulement par les va-t-en-guerre, mais aussi par le consumérisme et les idéologies du travail actuelles. Il n'est pas inconcevable qu'un jour viendra où les femmes ne diront plus « Je ne suis pas féministe » parce qu'elles ont peur de faire fuir les hommes, mais parce qu'elles refusent d'être associées à l'invocation belliqueuse de ce terme.

En ce sens, au lieu de considérer le féminisme comme un terme qui, à partir de son incarnation radicale, s'est élargi pour prendre une forme libérale, nous devrions plutôt élargir son champ de référence à l'ensemble du spectre politique. Le féminisme impérialiste utilise le langage du féminisme libéral (promotion des droits humains, du droit de vote), mais les techniques de la guerre. Il est invariablement contre-productif et, dans sa phase actuelle, principalement anti-islamique.

---

14. *Ibid.*

La musulmane fervente devient l'antithèse de la féministe de droite la plus vociférante. Alain Badiou a montré que les impératifs contradictoires dissimulés dans les lois d'interdiction du voile en France sont un exemple de cette logique : « À cause grandiose, arguments de type nouveau. Par exemple : le foulard doit être proscrit, qui fait signe du pouvoir des mâles (le père, le grand frère) sur ces jeunes filles ou femmes. On exclura donc celles qui s'obstinent à le porter. En somme : ces filles ou femmes sont opprimées. Donc, elles seront punies. Un peu comme si on disait : "Cette femme a été violée, qu'on l'emprisonne." (...) Ou, au contraire : ce sont elles qui veulent librement le porter, ce maudit foulard, les rebelles, les coquines ! Donc, elles seront punies. Attendez : ce n'est pas le signe d'une oppression par les mâles ? Le père et le grand frère n'y sont pour rien ? D'où vient qu'il faut l'interdire, alors, ce foulard ? C'est qu'il est ostentatoirement religieux. Ces coquines "ostentent" leur croyance. Au piquet, na !<sup>15</sup> »

D'un côté, toute femme portant le foulard doit, en vertu de la logique de la raison laïque, être opprimée. De l'autre, si elle se justifie en invoquant la rhétorique du choix, elle se méprend précisément sur l'objet de

---

15. Alain Badiou, « Derrière la Loi foulardière, la peur », *Le Monde*, 22 février 2004.

cette rhétorique. La logique du choix, du marché, du droit à opter pour tel ou tel produit plutôt que pour tel autre, ne peut être employée pour justifier la décision de porter ce que l'on veut, si l'on choisit un vêtement qui signale un désir de ne pas jouer le jeu. Mais de quel jeu s'agit-il ? La douloureuse plainte exprimée en 2003 par David Aaronovitch constitue un bon exemple de la double logique inhérente à l'animosité envers le voile : « J'éprouve le plus fort sentiment de malaise face à ces croyants qui affichent ouvertement leur piété. Parce que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on veut de moi. Prenez le *hijab*, le foulard que portent de nombreuses musulmanes : rare il y a vingt ans, il est aujourd'hui omniprésent dans de nombreuses grandes villes. Que dit-il ? "Ne me regardez pas" ? Ou bien "regardez-moi"<sup>16</sup> ? »

L'idée que l'on « veut » quelque chose de lui est pour le moins bizarre. Elle peut peut-être se comprendre à la lumière de la logique profonde des circuits du désir. Revoici Badiou dans l'article précité : « Curieuse, la rage réservée par tant de dames féministes aux quelques filles à foulard, au point de supplier le pauvre président Chirac (...) de sévir au nom de la Loi, alors que le corps féminin prostitué est partout, la pornographie la plus

---

16. David Aaronovitch, « Please Don't Rub my Face in your Faith », *The Guardian*, 17 juin 2003.

humiliante universellement vendue, les conseils d'exposition sexuelle des corps prodigués à longueur de page dans les magazines pour adolescentes.

Une seule explication : une fille doit montrer ce qu'elle a à vendre. Elle doit exposer sa marchandise. Elle doit indiquer que désormais la circulation des femmes obéit au modèle généralisé, et non pas à l'échange restreint. Foin des pères et grands frères barbus ! Vive le marché planétaire ! Le modèle, c'est le top modèle.

On croyait avoir compris qu'un droit féminin intangible est de ne se déshabiller que devant celui (ou celle) qu'on a choisi(e) pour ce faire. Mais non. Il est impératif d'esquisser le déshabillage à tout instant. Qui garde à couvert ce qu'il met sur le marché n'est pas un marchand loyal.

On soutiendra ceci, qui est assez curieux : la loi sur le foulard est une loi capitaliste pure. Elle ordonne que la féminité soit exposée. Autrement dit, que la circulation sous paradigme marchand du corps féminin soit obligatoire. Elle interdit en la matière – et chez les adolescentes, plaque sensible de l'univers subjectif entier – toute réserve<sup>17</sup>. »

Les filles doivent se soumettre à l'impératif de montrer ce qu'elles ont à vendre, d'« esquisser le

---

17. Badiou, art. cité.

déshabillage » et, ainsi, de contribuer à faire circuler le corps féminin dans le cadre d'une stratégie d'employabilité et de consumérisme – voilà pourquoi le foulard suscite la confusion, la colère et l'obsession de légiférer. L'incertitude d'Aaronovitch (le voile me dit-il « ne me regardez pas » ? ou « regardez-moi » ?) ne peut s'interpréter qu'à l'aune d'un impératif généralisé : toute féminité doit pouvoir se traduire dans la logique du marché. Si le corps est une part utile du « package », alors tant mieux. Les hommes aussi sont de plus en plus soumis à cet impératif, qui leur impose de se vendre sous tous leurs aspects ; mais, comme nous le verrons, c'est dans le continuum fortement politisé qui rattache la porteuse de *hijab* à la (bonne) actrice de proto-porno que se perçoit le plus clairement l'idéologie contemporaine du travail – et celle-ci se joue principalement dans la circulation des corps féminins.